

L'ouvrage foisonnant de Natacha Salliot montre bien que l'étude des corpus polémiques, souvent déconsidérés, se révèle d'un intérêt certain pour les recherches littéraires comme historiques, et que l'on gagne à dépasser les clichés suivant lesquels ils ne seraient qu'échanges stériles d'arguments ressassés.

Nathalie Szczech

Rudy Chaulet (coord.), *L'Espagne des validos (1598-1645)*, Paris, Ellipses, 2009, 239 p.

L'ouvrage coordonné par Rudy Chaulet rassemble une série d'articles consacrés au phénomène du favori sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV. La complexité croissante des affaires du gouvernement ainsi que la faible appétence des souverains pour la chose publique expliquent l'émergence de cette figure extra-institutionnelle, que le duc de Lerma et le comte-duc d'Olivares incarnent. Ces conseillers-courtisans jouissent de pouvoirs étendus fondés sur l'amitié du roi et renforcés par des jeux clientélares au sein de la noblesse. Maîtres des affaires, ils suscitent l'hostilité d'une fraction de la population, peu encline à accepter ces modalités inédites de gouvernement confinant à une dyarchie qui favorise la prévarication, et tournent parfois à la privatisation de l'État au profit d'un clan. Mais, dans un contexte de crise économique, ces trajectoires reflètent et accélèrent des évolutions structurelles plus profondes : le retour de la noblesse aux dépens des *letrados*, la nécessité de réformer le processus décisionnel et la structure de cette monarchie aussi bien dans ses soubassements économiques que dans les rapports entre les différents royaumes.

Cet ouvrage propose une entrée en matière claire et synthétique sur la question du *valido*, enrichie d'une bibliographie précise. Les principaux aspects sont ainsi abordés : les hommes et leurs trajectoires, leur action au gouvernement, le rapport entre art et politique ainsi qu'un panorama des discours souvent critiques par lesquels les contemporains – des arbitristes à Quevedo – ont tenté d'analyser cette figure. En arrière-plan, quelques articles généraux remettent en contexte ces études, en dépeignant la société et le champ idéologique dans lequel les acteurs se meuvent. Ce recueil constitue donc une lecture utile qui guidera le lecteur dans l'entrelacs complexe des enjeux soulevés

par la thématique et lui permettra d'aborder, sans se perdre, les grands textes de l'historiographie de Francisco Tomas y Valiente à John Elliott en passant par Antonio Feros.

Héloïse Hermant

Anne Bérroujon, *Les Écrits à Lyon au XVII<sup>e</sup> siècle. Espaces, échanges, identités*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2009, 493 p.

Inscrite dans l'important renouvellement historiographique des études consacrées à l'écrit dans les sociétés modernes, la démarche d'Anne Bérroujon affirme résolument ses distances à l'égard du traditionnel modèle comptable de mesure de la prégnance de l'écrit, soit une histoire de l'alphabétisation inféodée elle-même à l'idée d'une acculturation contrainte des masses aux pratiques culturelles des élites. Elle se place ainsi dans le sillage des études fondamentales de Donald McKenzie, Roger Chartier et Armando Petrucci entre autres, mais en marquant là aussi son originalité, car elle propose moins une expérimentation locale de leurs approches et donc une variation circonstanciée, et attendue, de leurs résultats – le cas de Lyon au XVII<sup>e</sup> siècle –, qu'un prolongement véritablement critique de leur méthodologie sous la forme d'un travail envisageant les « pratiques d'écriture » inscrites dans une histoire des usages sociaux de l'écrit. Cette perspective d'analyse a conduit Anne Bérroujon à redéfinir tout d'abord les horizons de son sujet envisagé depuis l'existence multiforme de l'écrit dans l'espace urbain, soit son exposition publique.

La conséquence de ce déplacement est un défi documentaire que l'auteur relève avec brio puisque l'écrit est ainsi détaché de sa littéralité textuelle pour recouvrir d'abord une réalité matérielle, une « culture graphique » (l'expression est empruntée à A. Petrucci), dont la diversité des formes impose un travail de recension particulièrement considérable. Les trente-trois figures du cahier iconographique témoignent éloquentement de cette richesse documentaire en donnant à voir quelques-uns de ces « objets écrits », produits et consommés dans l'espace lyonnais au XVII<sup>e</sup> siècle, et qui ne peuvent être strictement distribués de part et d'autre d'une ligne de partage discriminant les élites

du peuple. L'écrit public est, *a priori*, considéré comme un objet résolument impur sociologiquement, et culturellement mixte, à partir duquel Anne Bérout met en évidence des pratiques différenciées et des processus de distinction identitaires, que ce soit depuis le prisme de l'autorité consulaire, ou à partir du point de vue, précisément, des analphabètes.

La première partie du livre procède donc logiquement à l'inventaire des lieux de la « ville écrite », soit « l'horizon graphique du citoyen » où l'on relèvera plus particulièrement l'analyse que l'auteur consacre à la relation entre l'espace public et l'écrit public. Est envisagée ensuite la familiarisation à l'écrit par le biais juridique et les économies marchandes sans céder aux séductions de la puissance normative de ces instruments, mais en travaillant le jeu de la transaction, l'accommodement réciproque de la règle et des pratiques. Le livre se clôt sur l'étude de la particularisation de la relation à l'écrit à travers sa consommation dans l'espace privé, productrice de logiques identitaires et de supports distinctifs, ramenant ainsi l'universalité de l'exposition de l'écrit à son appréhension subjective. Chaque partie est introduite par une brève présentation soulignant les enjeux de l'analyse à venir, occasion de souligner la qualité du travail éditorial et la clarté des propos de l'auteur.

Yann Lignereux

Christophe Vuilleumier, *Les Élités politiques genevoises (1580-1652)*, Genève, Slatkine, 2009, 809 p.

L'ouvrage de Christophe Vuilleumier est une imposante étude portant sur les élites de la cité de Genève. Elle se fonde sur un dépouillement des sources relatives à la participation aux instances collégiales de la ville, comme le Petit Conseil et le Conseil des Deux Cents. Outre une mise en perspective des institutions avec l'évolution sociale et politique de la cité, l'ouvrage est surtout un remarquable outil sociologique, qui scrute les stratégies familiales et individuelles, à partir principalement des soixante-douze familles qui participèrent au Petit Conseil. S'y dessine une élite politique qui se fonde dans l'élite économique à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début XVII<sup>e</sup> siècle. Elle fit preuve d'une relative ouverture, comme en témoigne l'intégration aisée des étrangers

venus chercher refuge dans la cité de Calvin et la diffusion de modèles, notamment aristocratiques. Ce furent surtout les guerres contre la Savoie qui infléchirent le profil social des institutions. En exigeant la création de nouvelles sources de revenus, elles permirent de renforcer les institutions citadines, notamment le Petit Conseil, et le pouvoir foncier de certaines familles dominantes, qui investirent dans les campagnes savoyardes appauvries par la guerre. Le patriciat qui se mit alors en place développa un comportement plus endogame, favorisé par la création d'une aristocratie originale fondée sur le commerce, le droit et le sol, et tendit, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, à confisquer les charges à son profit grâce à l'hérédité.

L'étude vaut cependant surtout par la volumineuse part réservée aux annexes (à partir de la page 205), qui présentent un Dictionnaire prosopographique permettant de retrouver les intrications sociales et matrimoniales de cent vingt et un magistrats du Petit Conseil, ainsi que de précieuses listes des membres des différents Conseils, mais aussi des syndics, lieutenants, trésoriers, secrétaires et auditeurs, année par année.

Stéphane Gal

Janine Barrier, *William Chambers. Une architecture empreinte de culture française, suivi de Correspondance avec la France*, Paris, PUPS, 2010, 298 p.

Cet ouvrage de la collection *Art'Hist* est tout à fait passionnant. William Chambers (1723-1796) est en effet un architecte considérable, grande figure de l'Angleterre de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Devenu, à partir de 1761, l'architecte des bâtiments de George III, dont il avait été le tuteur d'architecture, il laisse une œuvre écrite et un ensemble de réalisations absolument considérable, avec au premier plan, bien évidemment, Somerset House, qu'il édifie à partir de 1775.

L'interprétation stylistique de son œuvre n'est pas facile, à la fois parce qu'il ne fut ni un palladien ni un néo-classique au sens strict, et parce que ses goûts et réalisations l'éloignèrent maintes fois des habitudes anglaises. Madame Barrier définit avec raison son œuvre comme relevant d'un « classicisme épuré », mais cela